



PREMIERE



★★★ LA LIGNE DE COULEUR de Laurence Petit-Jouvet

C'est un documentaire choral, un bouquet de « lettres filmées » envoyé par des hommes et des femmes dont le visage ou la couleur sont différents, et qui sont pourtant nos semblables... Pari périlleux mais tenu par la réalisatrice de *Correspondances* (2011). De Fatou et sa fille – qui assume mal sa magnifique chevelure bouclée – à Yumi, sans cesse ramenée à cette phrase entendue lors du concours du Conservatoire : « Qu'est-ce qu'on peut faire d'une comédienne japonaise au théâtre ? », en passant par Mehdi, Yaya, Jean-Michel ou Alice, tous disent la violence ressentie, quotidiennement, immanquablement. Chaque segment est unique et bouleversant et mon tout crie la nécessité de réfléchir encore sur ce que diversité veut dire. **I.D.**

13:7:11 1 H 19. DOCUMENTAIRE. DISTRIBUTION AVRIL.

PREMIÈRE, ISABELLE DANIEL, JUIN 2015



TROIS COULEURS

La Ligne de couleur

PAR JULIE MICHARD



Une dizaine de Français d'origine étrangère racontent leur quotidien – délit de faciès, discrimination professionnelle – en lisant devant la caméra de Laurence Petit-Jouvet une lettre qu'ils ont écrite... La réalisatrice évite l'écueil d'un mur des lamentations grâce à sa mise en scène minimaliste qui laisse toute la place à ces monologues intimes pour trouver en nous un écho vibrant. ●

de Laurence Petit-Jouvet
Documentaire
Distribution : Avril
Durée : 1h19
Sortie le 17 juin

TROIS COULEURS, JULIE MICHARD, JUIN 2015



la Croix

Dans le regard des autres

► Laurence Petit-Jouvet signe un documentaire subtil, ensemble de lettres filmées où des hommes et des femmes expriment leur souffrance d'être perçus comme « non-Blancs ».

LA LIGNE DE COULEUR ★★
de Laurence Petit-Jouvet
Documentaire français, 1 h 19

C'est un documentaire sobre, en apparence fort simple. L'auteur, qui signe ici son 12^e film (et son troisième long métrage), tire sur le fil de l'apparence physique pour tisser une réflexion délicate sur la perception de chacun dans le regard des autres – et les effets intimes que ces regards, jamais tout à fait débarrassés de la force des a priori, produisent sur les trajectoires individuelles.

Laurence Petit-Jouvet est allée voir des hommes et des femmes, « *français de culture française* », perçus comme « Noirs », « Arabes » ou « Asiatiques » en raison de la couleur de leur peau. « *Regardés comme non-Blancs* », dit-elle, ils doivent « *penser à leur "couleur"* ». Ils sont une dizaine à avoir accepté de lire, réciter, déclamer ou slammer

une lettre de leur main, qui exprime, en autant d'expériences, cette « ligne » qui les sépare des autres et nourrit des douleurs enfouies.

Ces témoins précieux pointent sans haine – mais avec force – des automatismes effrayants.

Mehdi est un élu municipal : gorge nouée, il confie sa déception de constater qu'écharpe tricolore et « *faciès maghrébin* » restent pour beaucoup un mélange dérangent. Fatouma tente de faire comprendre à sa fille que son abondante chevelure bouclée est signe de beauté. Rui porte depuis l'enfance une « *éti-*

quette » correspondant aux « *stéréotypes de l'homme asiatique* » : jeune salarié, il s'est vu offrir un poste d'expatrié... dans un pays d'Asie. Yumi, comédienne amoureuse des grands textes, n'a jamais pu échapper à ses origines japonaises : même pour des emplois de doublage, on lui confie souvent des rôles de femmes chinoise, japonaise, vietnamienne ou coréenne...

Mis en scène dans leur quotidien, accompagnés dans leur pensée, ces témoins précieux, armés de leur sensibilité et de leur intelligence, pointent sans haine – mais avec force – des automatismes effrayants dont ils ressentent la sourde violence. Laurence Petit-Jouvet fait avec ce film œuvre utile et subtile.

ARNAUD SCHWARTZ



L'HUMANITÉ DIMANCHE, LATIFA MADANI, 2 JUILLET 2015 [3 PAGES]



ANTIRACISME. Version en noir et blanc

Deux documentaires et un essai sortis dans les 15 derniers jours illustrent la douleur d'être noir, arabe ou asiatique face à la suprématie blanche. « La Ligne de couleur » et « Trop noire pour être française ? » sur les écrans, « Quel dommage que tu ne sois pas plus noire », en librairies, dévoilent le marqueur social que demeure la couleur de peau. Et en démontent les mécanismes.

« **T**oujours contrôlé, toujours suspect, on finirait par développer une maladie. » Celui qui s'insurge ainsi dans « la Ligne de couleur », le documentaire, actuellement en salles, de

Laurence Petit-Jouvet, s'appelle Jean-Michel Petit-Charles. Il est des Antilles et habite Montreuil. On n'arrête pas de lui demander d'où il vient. « Comme si je venais forcément d'ailleurs ! »



Après une enfance insouciance, Isabelle Boni-Claverie découvre le racisme.

« TROP NOIRE POUR ÊTRE FRANÇAISE ? » Un documentaire coup de poing

Une enfance privilégiée et des grands-parents, pionniers du mariage mixte en 1930 à Gaillac, qui ont « donné à croire avant l'heure à l'avènement d'une société postraciale », Isabelle Boni-Claverie pensait être à l'abri. Elle raconte son histoire et ses batailles, surtout celle de 2010 contre LVMH après les propos racistes de Guerlain à la télé. Elle interroge : la République lui a-t-elle menti ? La classe n'efface donc pas la race ? Aux éclairages des historiens et sociologues Pap Ndiaye, Achille Mbembé, Sylvie Chalaye, Éric Fassin et Patrick Simon, alternent des sketches

sur le mode « Tu sais que tu es noir-e quand... ». Aussi glaçants que les archives exhumées : Banania et Uncle Ben's, les émeutes de 2005, Sarkozy, à Dakar, proclamant « les Africains ne sont pas assez entrés dans l'histoire ». Un film qui aurait mérité une diffusion moins confidentielle (lire « HD » n° 468). **Documentaire d'Isabelle Boni-Claverie, diffusé sur Arte, le 3 juillet, à 23 h 10.** Diplômée de la Femis, Isabelle Boni-Claverie est scénariste et réalisatrice pour le cinéma et la télé. Elle a notamment coécrit « Sexe, gombo et beurre salé », de Haroun Mahamat-Saleh.

Réunionnais, Yaya Moore raconte avoir « raboté son accent de banlieue et changé de code vestimentaire ». Devrait-il se blanchir la peau « pour se laver de tout soupçon » au « pays des vigiles les plus diplômés » ? Bac + 5, animateur d'une émission de littérature classique sur Le Mouv', on ne lui propose que des postes de vigile.

À l'école, pour le spectacle de Noël, on lui fait incarner Balthazar. Elle aurait voulu Marie. Isabelle Boni-Claverie, la réalisatrice de « Trop noire pour être française », diffusé ce 3 juillet sur Arte, découvre, à 6 ans, « que la couleur de peau à laquelle elle n'attachait pas d'importance la définit pour les autres ».

REFUS DE LA VICTIMISATION

Yumi Fujimori, l'un des personnages de « la Ligne de couleur », est tragédienne. Au concours de l'école de la rue Blanche, on lui a dit « mais qu'est-ce qu'on pourrait bien faire d'une Japonaise au théâtre ? » Yumi se fera « oublier en prêtant sa voix ». Une diction parfaite, mais elle ne double que des Asiatiques. Ça fait quoi de vivre en France en 2015 quand on n'est pas blanc ? Quand la couleur rend étranger à sa société, qu'on est traité comme un citoyen de seconde zone ? C'est le sujet des deux films ainsi que du livre de la comédienne Yasmine Modestine, « Quel dommage que tu ne sois pas plus noire » (1). Native du Loiret, les cheveux frisés, la peau café au lait, et un parcours du combattant pour se faire une place, Yasmine Modestine en conclut que, décidément, « il faut être meilleurs pour éventuellement

être égaux ». Si la discrimination c'est le cumul de la différence avec le traitement inégal, la couleur est alors un marqueur social source d'inégalités, confirme l'historien Pap Ndiaye. « Les stéréotypes et représentations hérités d'un passé d'infériorisation raciale qu'ont été l'esclavage et la colonisation servent à les faire perdurer. » Subir ce marquage, c'est se heurter, au quo-

« TU SAIS QUE TU ES NOIRE QUAND, DANS UN MAGASIN CHIC, ON NE TE PREND PAS POUR UNE CLIENTE MAIS POUR UNE VENDEUSE. » (*)

tidien, à des obstacles pour trouver un appart, un job, aller en boîte. C'est aussi, au plus intime, porter des blessures de l'enfance qu'on ne veut plus transmettre. Ainsi, peut-on voir, dans « la Ligne de couleur », Fatouma Diallo apprendre à sa fille comment aimer ses cheveux. Malika Mansouri, elle, qui « voyait les HLM de sa cité barer son avenir », a refusé le label « origine immigrée ». Elle se sent « intimement d'ici ». Elle s'est aussi battue contre le statut de victime dans lequel on enferme les « pauvres filles arabes ». Aujourd'hui, elle est psychologue, elle a fait sa thèse sur les émeutiers de 2005. Laurence Petit-Jouvet confie avoir réalisé « la Ligne de cou- »

originale de deux films



Yumi voulait être tragédienne. On ne lui a proposé que des doublages d'acteurs asiatiques. Pour Mehdi, « beaucoup (de gens) ont du mal à accepter qu'un Français au nom et au faciès maghrébins brigue des fonctions républicaines »^(*). Et que dire d'Alice, jeune réalisatrice, qu'on prend pour l'assistante sur son propre film! Déjà, à la bibliothèque de la Sorbonne, elle s'était sentie « mal à l'aise en constatant qu'elle était la seule Noire »^(*).



« LA LIGNE DE COULEUR » En finir avec le silence historique

Onze lettres mises en scène pour 11 témoignages de femmes et d'hommes qui disent, récitent, déclament, confient ou slament ce que ça fait d'être regardé comme non-Blanc et d'avoir à penser sa « couleur ». Laurence Petit-Jouvet, documentariste de création, a misé sur une esthétique tout en douceur pour accompagner la sourde

violence que charrient ces récits intimes. Des confessions qui, pour les descendants d'immigrés, font souvent écho, explique-t-elle, « au silence historique qui a entouré les violences subies par leurs ancêtres durant les années de domination et de déshumanisation qu'ont été l'esclavage et le colonialisme ».

Documentaire de Laurence Petit-Jouvet (France, 1 h 19) en salles depuis le 17 juin. Renseignements : lignedecouleur.com. Laurence Petit-Jouvet est notamment l'auteur de « Correspondances », des lettres filmées de femmes maliennes de Montreuil, réalisé en 2010 dans le cadre du dispositif « Passeurs d'images ».



« TU SAIS QUE TU ES NOIR QUAND VOUS ÊTES TROIS ET QU'ON DIT : DEUX GARS ET UN NOIR. » (*)

» leur » pour montrer cette frontière que la République ne veut pas voir. Elle considère qu'il faut « la voir clairement pour la remettre en cause. C'est un enjeu politique ».

LE MOT OU LA CHOSE ?

Les situations que mettent en lumière les deux films et le livre bousculent la bonne conscience des antiracistes qui pensent le combattre seulement par la morale et l'éducation. Voire, en supprimant le mot race du droit. « Mais que fait-on, déplore Éric Fassin, pour lutter non pas contre le mot, mais contre la chose ? »

Il y a 2 semaines, une vague xénophobe privait les élèves d'une école

corse de chanter « Imagine » en arabe, avant qu'une manifestation de 400 personnes ne s'insurge, en réaction, contre le racisme. Le 28 avril, des experts d'une commission onusienne contre le racisme en mission dénonçaient la banalisation du discours haineux en France. Lutter contre des préjugés, changer des mentalités ? Pas très efficace si on ne s'attaque pas à la fabrique du racisme. Et à ses fondements. C'est pourquoi, il faut politiser l'antiracisme, plaident les membres du collectif Reprenons l'initiative (2).

Le racisme est le résultat d'une longue histoire de domination et d'exploitation dont on n'est pas sorti. Nous sommes dans une société, observe le sociodémographe Patrick Simon, dans « Trop noire pour être française », où « les Blancs n'ont pas l'habitude de se définir par rapport aux autres. Ils définissent les autres ». Le Blanc reste le dominant. Aux Antilles, rappelle Isabelle Boni-Claverie, quand un enfant naît avec la peau



Pionniers du mariage mixte, les grands-parents d'Isabelle Boni-Claverie lui ont fait espérer, « avant l'heure, l'avènement d'une société postraciale ».

claire, on dit qu'il est sauvé. Dans la France postcoloniale, combien sont-ils à voir l'émergence d'une société multicolore et métissée ? Combien sont-ils à la vouloir égalitaire et postraciale ?

Alice Diop, une cinéaste (qu'on prend toujours pour l'assistante), le dit dans « la Ligne de couleur » : « Je voudrais, quand je serre la main à quelqu'un, que la longue histoire de domination entre les

hommes cesse de se répéter. » ★

LATIFA MADANI

latifa.madani@humadimanche.fr

(1) « Quel dommage que tu ne sois pas plus noire » de Yasmine Modestine, Éditions Max Milo, 2015, 232 pages, 18 euros.

(2) Sur <http://repreons.info/>.

(*) Phrases d'anonymes dans « Trop noire pour être française ? »



« La race n'est pas soluble dans la classe »



Sociologue, professeur à l'université Paris-8, Éric Fassin travaille sur la politisation des questions sexuelles et raciales en France et aux États-Unis. Il est l'un des animateurs du « Manifeste pour un antiracisme politique ».

HD. En moins de deux semaines sortent deux films et un livre pour dire les difficultés à être non blanc. Que révèlent ces témoignages ?

ÉRIC FASSIN. Ce qui fait leur force, ce n'est pas seulement qu'ils analysent le racisme au quotidien. Après tout, ce n'est plus une révélation : sociologues et militants en parlent depuis les années 1990. Aujourd'hui, tout le monde sait bien qu'il y a des discriminations raciales – y compris ceux qui les nient. La nouveauté, c'est de tenir pareil discours à la première personne du pluriel, mais aussi du singulier : la politique minoritaire dit « je », puis « nous ». L'expérience personnelle est le point de départ d'une montée en généralité. On aurait tort d'y voir une posture victimaire : prendre la parole, ce n'est plus subir, c'est agir. Ces œuvres sont des représentations proprement politiques : prendre conscience, c'est le moyen de faire prendre conscience.

HD. Le constat que « la classe n'efface pas la

race », comme vous le dites dans « Trop noire pour être française », ne risque-t-il pas de renforcer la racialisation et de nourrir le communautarisme ?

E. F. Ce qu'on découvre en France, grâce à de telles prises de parole, c'est que le racisme n'est pas réservé aux pauvres – bref, que la race n'est pas soluble dans la classe. La blessure minoritaire est d'autant plus forte chez les bourgeois qui se croyaient protégés ; car c'est bien en tant que Noirs (ou Arabes, etc.) qu'ils sont visés. N'inversons pas les choses : ceux qui dénoncent la racialisation n'en sont pas les responsables ! Cette hypocrisie ne fait qu'exaspérer la colère des victimes, qu'on traite en coupables dès lors qu'elles osent protester... Or le communautarisme, c'est d'abord le fait des Blancs. Ce ne sont pas les minorités qui choisissent de vivre entre elles ; « l'apartheid » débute par le haut.

HD. Il est reproché à l'idéal républicain universaliste d'ignorer le marquage social de la couleur. À l'inverse, des militants antiracistes occulteraient les enjeux de classe. Comment le mouvement antiraciste peut-il rassembler et

avancer pour prendre en compte à la fois les inégalités racistes et la lutte des classes ?

E. F. Il ne faut pas confondre l'idéal et la rhétorique. Avant d'être un principe, l'universalisme est un mot revendiqué par des idéologies opposées. Prenez la laïcité : tout le monde s'en réclame – y compris l'extrême droite, dans sa croisade contre les musulmans. Sans parler du mot « républicain », que s'approprie l'UMP... Ne soyons donc pas naïfs.

Je participe au « Manifeste pour un antiracisme politique » pour montrer que nos politiques produisent la racialisation de la société (des Roms, des Noirs et des Blancs, des musulmans et des juifs...), et pour se demander à quoi servent ces politiques de racialisation. Selon le sociologue Saïd Bouamama, c'est pour diviser ceux qui devraient être unis et rassembler ceux qui ne devraient pas l'être. Monter les uns contre les autres, c'est empêcher des coalitions. Ne tombons pas dans le piège. Classe et race ne s'excluent nullement.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR L. M.



Le Canard enchaîné



La ligne de couleur

Alice, Mehdi, Patrice, Yumi, Yaya, Jean-Michel, Fatouma, Rui, Malika, Sanaa et Jérémie, d'autres peaux que la peau blanche.

Voici onze femmes et hommes. Onze voix particulières qui lisent une lettre à un père, une fille, une maîtresse d'école, à quelqu'un qui a croisé leur route, les a aidés, méprisés, simplement ignorés. Onze destins français sur lesquels certains Français portent un regard imbécile, hostile ou méfiant.

Signé Laurence Petit-Jouvet, ce documentaire est à la fois intelligent et beau, sans rancœur ni pathos, porté par une fierté qui est celle de la République. Devrait être projeté dans les écoles. Et surtout les écoles de police. — **S. Ch.**



Politis

L'hebdo indépendant et engagé



Blessures d'enfants

Dans *la Ligne de couleur*, onze Français racontent comment ils sont victimes du racisme.

Il est né à Montreuil de parents antillais. « *Et pourtant, on m'a toujours pris pour un Arabe* ». Quand elle a passé le concours de l'école de la rue Blanche, un membre du jury aurait dit : « *Qu'est ce qu'on va faire d'une Japonaise au théâtre ?* » Elle s'est orientée vers le doublage, où on lui fait faire la voix... de comédiennes asiatiques. « *Suis-je bien accepté en France ?* », se demandait-il. Quand son entreprise lui propose de s'expatrier à Canton, il y voit l'occasion d'aller découvrir ce pays dont les gens disent que c'est le sien. Les onze personnes qui témoignent devant la caméra de Laurence Petit-Jouvet sont nées en France. Ce qu'elles racontent dans *la Ligne de couleur*, à travers leur lettre à un proche, ce sont les stéréotypes et discriminations qui leur pèsent depuis l'enfance.

Parfois leur voix est off sur fond d'images du lieu dans lequel elles ont choisi d'apparaître : chez elles, devant la maternité de Mayenne où il était le seul nouveau-né noir, dans le studio du Mouv' où il anime une émission, à cet endroit de la rue de Rennes, à Paris, où les flics l'ont fouillé puis frappé. Parfois ils lisent leur texte face caméra. Alors, leur ton se fait limite enfantin et rappelle l'élève qui dit sa poésie avec l'application de celui qui est touché par les mots. Le plus troublant dans ces témoignages

d'adultes, ce sont les cicatrices de leurs blessures d'enfants. Ces phrases entendues à l'école ou qu'ils se répètent à eux-mêmes : « *Toi, ça va, tu es Noir clair* » ; « *Tu n'iras pas bien loin dans la vie* » ; ou encore : « *Plus tard, je serai Blanc*. » Elles prennent une dimension différente selon qu'ils s'adressent à un de leurs parents ou à leur enfant. Qu'ils saluent l'héritage ou s'interrogent sur ce qu'ils vont transmettre, tous manifestent une volonté d'en découdre avec les phénomènes d'identification, de reproduction et de domination.

Dans la France dont ils parlent, la ligne de fracture entre les Blancs (riches) et les gens de couleur (pauvres) persiste. Comme ce pont qui apparaît sur ces dessins d'enfants et qu'une petite de la cité doit franchir pour rejoindre sa nouvelle école dans un quartier pavillonnaire. Laurence Petit-Jouvet fouille des recoins de notre réalité rarement mis en exergue : telle psychologue explique qu'elle travaille sur les motivations des émeutiers de 2005, tel maire adjoint de Clichy-sous-Bois écrit à Zayed et Bouna que leur mort a fait basculer sa vie. Mais c'est quand une jeune femme filmée de près évoque en dénouant les tresses de sa fille la honte qu'elle avait de ses cheveux crépus, que la réalisatrice donne à sentir toute la complexité de son enquête.

» Ingrid Merckx



actualités sociales hebdomadaires



Le rêve d'être incolore

Il est beaucoup question de cheveux dans *La ligne de couleur* et *Trop noire pour être française* ? De chevelures crépues, prétendues « moches » et qui distinguent les Noirs des Blancs – ou plutôt les « marrons » des « beiges », comme le dit l'un des jeunes témoins du premier film. Chacun à sa manière, ces documentaires – le premier sortant dans les salles obscures, le second diffusé sur Arte – témoignent du racisme que des personnes de couleur, toutes françaises et de culture française, ont rencontré au cours de leur vie. Dans le reportage de Laurence Petit-Jouvet, 11 anonymes racontent leur expérience, sans commentaire ni analyse, sans se lamenter non plus. Il y a Mehdi, adjoint au maire dans une ville de Seine-Saint-Denis, qui croise chaque jour l'étonnement dans le regard des gens, devant cet homme « au faciès et au nom maghrébins » qui brigue des fonctions républicaines. Yumi, comédienne de théâtre passionnée de Racine, qui est obligée de se tourner vers le doublage, faute de rôles pour les Japonaises. Jérémie, adopté du Sri Lanka à l'âge de deux mois par des notables parisiens, qui regrette qu'on le prenne toujours pour un étranger... Tous voudraient parfois que leur couleur s'efface, rêvent d'être juste incolores. Yaya, métisse, comprend même les femmes de sa cité qui abusent des crèmes blanchissantes – « elles préfèrent choper un cancer que de vivre avec cette satanée couleur de peau ». « Plus que la discrimination

raciale, c'est l'assignation raciale qui m'intéressait », explique la réalisatrice Laurence Petit-Jouvet. *La question des regards sur l'autre et sur la différence, ceux qui font particulièrement mal parce qu'ils sont insidieux, latents, souvent inconscients, mais tellement agissants pour ceux qui les subissent.*

Isabelle Boni-Claverie, quant à elle, ne savait pas, enfant, qu'elle était différente jusqu'à ce qu'on lui attribue d'office le rôle de Balthazar dans la crèche de son école. Bien qu'elle soit issue d'un milieu privilégié, la réalisatrice de *Trop noire pour être française* estime que sa couleur de peau fait d'elle une victime de discrimination. C'est en 2010, indignée par les propos racistes de Jean-Paul Guerlain au journal télévisé de France 2, qu'elle commence son enquête sur le racisme en France. Interviews d'historiens et de sociologues à l'appui, elle essaie de comprendre « c'est quoi, être noir ? ». Dans ce documentaire, elle raconte aussi l'histoire de sa famille, en commençant par sa grand-mère de Haute-Garonne, qui fut, en 1937, l'une des premières à épouser un Noir venu de Côte d'Ivoire. Le mariage fut célébré à minuit pour passer inaperçu... ■ É. V.

La ligne de couleur

Laurence Petit-Jouvet - 1h19 -
En salles le 17 juin

Trop noire pour être française ?

Isabelle Boni-Claverie - 52 min -
Sur Arte, vendredi 3 juillet à 23h05
(puis en VOD)



"La ligne de couleur", un florilège de témoignages contre le racisme

Lilian Thuram et Rui Wang sont sur le plateau de France 2 pour présenter le documentaire "La ligne de couleur", de Laurence Petit-Jouvet qui sort en salles ce mercredi.



"La ligne de couleur" de Laurence Petit-Jouvet sort en salles ce mercredi 17 juin. Ce documentaire comprend des témoignages émouvants sur la difficulté de sortir des préjugés raciaux. Pour en parler, Lilian Thuram et Rui Wang sont les invités de France 2.

"C'est une mise à nu", confie le second, qui se souvient des remarques blessantes reçues durant son enfance. Longtemps, le jeune homme a eu le sentiment de ne pas être à sa place. *"Je me suis longtemps questionné : qui suis-je, suis-je suffisamment français..."*, dit-il. Parti à l'étranger, il a pu confronter ses impressions. À son retour, Rui Wang avait sa réponse : oui, il est bel et bien français.

"Le racisme est avant tout une conception politique"

Lilian Thuram continue sa lutte contre le racisme. *"Le racisme est avant tout une conception politique, c'est-à-dire mettre des gens dans des cases. (...) C'est très intéressant de passer par un témoignage, un film pour sensibiliser les personnes"*, assure-t-il à Élise Lucet. Selon lui, les politiques ont *"un rôle essentiel dans le changement des mentalités"*.

FRANCE 2, JT 13H - ELISE LUCET, 17 JUIN 2015

http://www.francetvinfo.fr/france/la-ligne-de-couleur-un-florilege-de-temoignages-contre-le-racisme_955937.html



INVITÉ CULTURE

«La Ligne de couleur», de Laurence Petit-Jouvet

Par **Elisabeth Lequeret**

Diffusion : mardi 16 juin 2015



Comment vit-on en France quand on est arabe, noir ou asiatique ? Dans *La Ligne de couleur* de Laurence Petit-Jouvet, des hommes et des femmes, français de culture française, parlent de l'expérience singulière et intime d'être regardés comme non-Blanc et d'avoir, constamment, à penser à sa « couleur ».

**RFI, ENTRETIEN D'ELISABETH LEQUERET AVEC LAURENCE PETIT-JOUVET,
16 JUIN 2015**

<http://www.rfi.fr/emission/20150616-laurence-petit-jouvet-la-ligne-de-couleur-france-cinema>



«La Ligne de couleur», la frontière invisible de la racialisation



La réalisatrice Alice Diop dans « La Ligne de couleur » (Laurence Petit-Jouvet) : « A vous qui, sur le tournage de mon dernier film, n'avez pas voulu comprendre que j'étais la réalisatrice, vous n'avez parlé qu'à mon cadreur... »

Quand la couleur colle à la peau... Dans une «lettre filmée», la cinéaste Laurence Petit-Jouvet fait parler des Français et des Françaises qui sont tous les jours confrontés au regard des autres. Leur particularité ? Ils ont beau être nés ou avoir grandi en France, être emplis de culture française, ils sont surtout regardés comme non-Blancs. Un film qui rend visible «La Ligne de couleur» dans une république multicolore.

En France, les couleurs, c'est toute une histoire. Derrière chaque bleu, blanc, rouge surgit un imaginaire éternel. Parfois, c'est aussi à travers les couleurs de peau que s'exprime un changement, une sensibilité, un point de bascule. L'enthousiasme après le succès de [l'équipe de foot Black-Blanc-Beur de 1998](#), censée symboliser l'intégration, n'avait finalement duré qu'un été.

La Ligne de couleur essaie de rendre visible la frontière entre les couleurs aujourd'hui. Et la ligne de couleur dont il s'agit ici peut être caractérisée comme une véritable ligne de démarcation séparant les citoyens français sur la base de la couleur de leur peau. Une sorte d'« apartheid » dont personne ne veut, mais qui est tous les jours appliqué.

Le film ne présente pas de victimes, mais des personnes bien installées dans leur vie et prêtes à partager une partie de leur intimité et de leur fragilité avec nous. Ils sont onze, ils s'appellent Jérémie, Alice, Fatouma, Jean-Michel ou Yumi et ils sont tous Français de culture française. L'histoire qu'ils racontent à la première personne est liée à la couleur de leur peau. Dans le regard des autres, ils sont surtout noirs, arabes, asiatiques ou métis. →



Les « contrôles au faciès »

Jean-Michel, chaleureusement accueilli au téléphone en général, est traité comme un immigré arabe à l'extérieur, en dépit de sa naissance à Montreuil et sa famille antillaise, française depuis quatre siècles. La comédienne Yumi adore Racine. Née à Paris, elle est passée par la prestigieuse école de la rue Blanche, mais avec son apparence japonaise, elle semble être condamnée à rester dans l'ombre, faire des doublages et même là, elle est souvent prise pour faire la voix d'actrices d'origine asiatique !

Jérémie raconte ses douloureuses expériences des « contrôles au faciès ». Il est bel et bien le petit-fils de Michel Gaudet, l'un des très respectés compagnons de route de Jean Monnet, l'un des fondateurs de l'Europe. Dans la rue, il est perçu comme un enfant du Sri Lanka et a subi de nombreux contrôles de police humiliants et violents. Qu'est-ce qu'il faut dire de Rui ? Né en France, d'origine chinoise, il est inlassablement confronté aux stéréotypes de l'homme asiatique : sage, travailleur, petit, asexué, souvent informaticien... Et à la fin, ironie du sort, lui, qui ne sait pas parler un mot de chinois, sera envoyé par son entreprise... en Chine.

Plus que la discrimination raciale tapageuse, c'est l'assignation raciale silencieuse, insidieuse qui surgit tout au long du film. « *Suis-je légitime ?* » est une question qui hante les esprits de ces hommes et femmes qui n'appartiennent pas à la majorité des « Blancs », perçus comme la normalité, et ne se sentent absolument pas appartenir à la catégorie « immigrés ». L'œil de Laurence Petit-Jouvet se concentre sur ce seul et unique point de la société française. Elle sort des non-dits et nous met face à des personnes bien éduquées, bien intégrées, mais qui restent, malgré elles, des personnes de couleur à part dans une société qui se réclame être républicaine et égalitaire, visiblement sans pouvoir tenir ses promesses.

Une vérité qui fait d'autant plus mal que cela reste un film sans solution ni espoir qui se contente d'aiguiser l'esprit républicain.

► [Ecouter l'interview avec Laurence Petit-Jouvet, réalisatrice *La Ligne de couleur*](#)



LA CHRONIQUE CINÉ

"La ligne de couleur" de Laurence Petit-Jouvet / "Le souffle" d'Alexander Kott



Cette semaine, Xavier Leherpeur vous recommande un documentaire littéraire et une fiction sans parole : "La ligne de couleur" de Laurence Petit-Jouvet et "Le souffle" d'Alexander Ko. Enthousiasme cette semaine pour un documentaire littéraire et une fiction sans parole, alors même que sort cette semaine **Comme un avion** de Denis Podalydès très soutenu par la presse. Pour se distinguer ?

Au contraire, car je suis comme mes camarades tombé sous le charme de cette comédie vantant les mérites d'un hédonisme bucolique et des chemins de traverse sorte de manifeste révolutionnaire en ces temps de stakhanovisme forcené de la valeur travail. Une comédie du plaisir paresseux servi par un trio de muses sublimes de charme envoutant : Sandrine Kiberlain, Agnès Jaoui et Vimala Pons... Mais pour autant j'ai décidé de défendre des films moins aidés par la presse et par la promotion, qui n'en méritent pas moins d'être découverts...

A commencer par **La Ligne de Couleur** de la documentariste **Laurence Petit-Jouvet** à laquelle on devait *Correspondances* sorti il y a cinq ans où des femmes maliennes installées en banlieue parisienne s'adressaient par lettres filmées à des personnes réelles ou imaginaires occasion pour elle de parler de leur quotidien, de leurs rêves ou d'elles tout simplement...

Ce principe de la "lettre filmée" est à nouveau au cœur de ce film qui, comme le précédent redonne la parole à celles et ceux qui ne l'ont que trop rarement. Des êtres humains que l'on regroupe sous la bannière générique de Français issus de l'immigration, Français à part entière et non entièrement à part comme on le leur fait trop souvent comprendre.

C'est ainsi que nous partons à la rencontre d'une comédienne d'origine japonaise fan de Racine et de Flaubert et qui pour gagner sa vie double toutes les actrices asiatiques sans distinction, un étudiant qui dans le cadre d'un stage d'entreprise part en Chine, pays dont il est originaire mais dont il ne connaît rien, ou Medhi devenu adjoint au maire.

Qu'apporte ce principe de lettre filmée ?

Il dévie le côté 'reportage' évite les 'interviews confessions à teneur sociologique' et permet à chacun de revenir sur un souvenir une expérience - pas nécessairement traumatique, d'ailleurs le film n'est jamais dans le dolorisme ou la commisération – ou un objet autour duquel la mémoire se délie. Un objet de transition qui permet une distance salutaire : des alexandrins de Racine, des cheveux crépus et flamboyants qu'il faut dompter et apprendre à assumer, un métissage de peau revendiqué come une victoire...

Et saluer la construction finale du film qui ne se contente pas d'aligner les vignettes mais édifie avec une belle rigueur discrète ce panorama passionnant sur une France bigarrée indispensable en ces temps où certains la voudraient plus blanche que jamais.

FRANCE MUSIQUE, XAVIER LEHERPEUR, 10 JUIN 2015

PODCAST : <http://www.francemusique.fr/player/resource/97783-103701>



LA LIGNE DE COULEUR - LA CRITIQUE

Laurence Petit-Jouvet signe un portrait multiple réussi, qui dénonce à travers des cas exemplaires le racisme ordinaire.

L'argument : Vivre en France lorsqu'on est perçu comme arabe, noir ou asiatique. Des hommes et des femmes, français de culture française, parlent chacun dans une "lettre filmée" de leur expérience singulière, intime et sociale, d'être regardés comme non-blancs et d'avoir à penser à leur "couleur".

Notre avis : Cinéaste engagée, Laurence Petit-Jouvet aborde, à travers onze personnes lisant une lettre qu'ils ont écrite, le racisme au quotidien. On lui saura gré de nous éviter les généralités et les commentaires intrusifs pour laisser la parole à ces blessés perpétuels, souvent marqués par l'insulte et le regard des autres. Par ce dispositif et le choix des intervenants, la réalisatrice inverse tous les clichés, aussi bien celui de la victime que du rebelle ou du délinquant. On ne trouvera pas de drogue, peu de « langue des banlieues » ou de rap, pas de gémissements plaintifs. Au contraire, ce qui s'affirme de manière répétée, c'est la conquête d'une fierté, l'entêtement face aux difficultés. Ils sont beaux, ces personnages qui racontent la honte des cheveux crépus ou l'arrivée dans une école de blancs riches. Si les blessures sont multiples, du contrôle au faciès à la difficulté d'imaginer un maghrébin adjoint au maire, une noire réalisatrice, elles sont toujours un point de départ pour dire sa dignité. Face au discours politique ambiant qui s'acharne sur des appels à l'assimilation culturelle, Yumi joue du Racine, Yaya parle de Dostoïevski à la radio, Malika a soutenu une thèse de psychologie.

Les témoignages se succèdent, séparés par des fondus au noir, et ils se répondent : la honte, le regard des autres, la solitude sont comme des rimes qui structurent le film et lui donnent sa cohérence. Mais ces thèmes sont aussi une accusation, lancée sans véhémence, presque en murmurant : l'indifférence et les préjugés sonnent comme autant de lâchetés quotidiennes. Peut-être n'a-t-on jamais aussi bien senti à quel point le racisme repose sur des idées préconçues, une sorte de paresse intellectuelle qui enferme l'autre dans ce que nous imaginons de lui ; à cet égard le portrait que Rui dessine de l'« asiatique modèle » est aussi drôle qu'effrayant.

En laissant la parole à des personnalités fortes, en les accompagnant d'une mise en scène soignée qui s'accorde à chacun, Laurence Petit-Jouvet trouve le ton juste pour dénoncer sans grandiloquence l'intolérable stigmatisation de tous les jours. Les belles idées (les cheveux comme métaphore concrète de la différence) côtoient certes quelques banalités caricaturales (la BD et le discours sur Mandela), mais la sensibilité à fleur de peau des témoins et la simplicité presque austère du dispositif emportent largement l'adhésion du spectateur.



LE CHOIX DU RÉDACTEUR



CORRESPONDANCES
- LES FEMMES DU
MALI S'EXPRIMENT

SITE À VOIR À LIRE, FRANÇOIS BONINI, 7 JUIN 2015



La Ligne de couleur Voir la voix des non-blancs en France

LM Fiction de Laurence Petit-Jouvet, France, 2014
Sortie France : 17 juin 2015

Migrations. Expulsions. Tensions. Non intégrations. Obstructions. Les mots tournent en boucle autour des gens de couleur qui vivent dans la société française. Un paradoxe cruel pour ceux qui y sont nés et y cultivent leurs repères. Pourtant leur présence continue de stigmatiser un problème, désigné ou insidieux, cette différence qui les désigne et tranche sur la norme blanche. **La Ligne de couleur** de **Laurence Petit-Jouvet** propose alors d'aborder leurs sentiments plus que leur statut. La réalisatrice française, familière de leur image, de leurs soucis, leurs espoirs, mène souvent des ateliers documentaires en Ile-de-France. Ceux-ci, en liaison avec le dispositif Passeurs d'images, soutenu par la structure Arcadi, l'ont conduit à réaliser **Correspondances**, en 2010, une série de lettres filmées, adressées par des Maliennes de France à des proches, puis en retour d'autres du Mali.

Le procédé est prolongé aujourd'hui par **La Ligne de couleur**, pour mieux faire entendre l'expression d'autres résidents. "L'idée de départ était de proposer à des personnes d'écrire un texte qui dise "je", adressé au destinataire de leur choix, en les incitant à creuser sous la surface du simple témoignage", explique **Laurence Petit-Jouvet**. Onze protagonistes défilent ainsi dans des séquences distinctes, ponctuées de fondus au noir. "Je me suis tenu à travailler avec leurs mots propres, respectés à la lettre", souligne la cinéaste. "C'est le grain de cette parole, surgie grâce à ce mode de fabrication participative qui donne, je crois, sa spécificité au film."



A l'image, se succèdent les environnements qui baignent les confidences de ces non-blancs, tous nés en France, insérés dans la société où ils évoquent leur sentiment de décalage, captés dans les yeux des autres. "C'est l'assignation raciale qui m'intéressait", précise **Laurence Petit-Jouvet**, "la question des regards sur l'autre et sur la différence, ceux qui font particulièrement mal parce qu'ils sont insidieux, latents, souvent inconscients, mais tellement agissants pour ceux qui les subissent." Ainsi une jeune mère explique à sa fille combien sa chevelure afro l'a indexée. Une autre s'indigne que pendant la réalisation de son propre film, on ait persisté à la prendre pour l'assistante.

Le noir distingue comme l'allure de Maghrébin. Un élu au faciès marqué, se barde des insignes de la République pour défier les préjugés. Une éducatrice refuse son statut de victime désignée. Un homme, victime d'une fouille humiliante, en reprend la posture pour la dénoncer. Un autre dont la famille est antillaise, est associé à un profil d'arabe. Tous, issus du sol français, souffrent du marquage de couleur. La réalisatrice étend la question avec une comédienne dont les parents sont Japonais, qui peine à trouver autre chose que des doublages de personnages asiatiques pour exercer. On voit encore comment un homme à l'allure de Chinois, qui n'a jamais vécu dans ce pays et n'en parle pas la langue, s'y retrouve expédié d'office pour son métier.





Le désir de décoller son image de banlieusard coloré, pousse un animateur de radio à changer de look. L'humiliation vécue lors d'un changement d'école incite une jeune femme à aborder son malaise par des dessins d'enfant. La douleur des protagonistes est palpable. L'intensité des témoignages est relevée par l'attention patiente de la réalisatrice qui a pu travailler avec ceux qui, selon elle, "ont osé aller considérer cette partie d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent changer, leurs corps, leur visage, leur "couleur". Son défi revient alors à habiller leurs mots avec eux, à créer du cinéma, à mettre en scène "en fonction de la teneur de la lettre et de la personnalité de son auteur", révèle-t-elle. "Chacun nous a conduit dans une intimité très différente, en parlant d'un endroit différent."

Ces mouvements sont assouplis par la musique du film, composée par **Martin Wheeler**, produisant une réflexion en douceur qui tranche avec le contexte français. "Ce film atterrit dans un monde tendu", reconnaît **Laurence Petit-Jouvet**. "C'est évidemment ce qui constitue le hors-champs de ce film." Au centre, les voix convergent pour pointer les formes diverses de la stigmatisation. La réalisatrice les assemble et les mêle, en harmonie, dans une démarche citoyenne. "Leurs lettres sont des miroirs dans lesquels ils se regardent, mais dans lesquels nous pouvons nous regarder aussi", estime **Laurence Petit-Jouvet**. Avec son point de vue d'auteur, elle rend ses couleurs à la société française. Une touche solide comme une ligne de front.

*Vu par Michel AMARGER
(Afrimages / RFI / Médias France),
pour Africiné*



Laurence Petit-Jouvet,
réalisatrice
française



L'actrice Yumi
Fujimori,
témoin dans le
film



Yaya Moore,
témoin dans le
film



Fatouma Diallo
et sa fille
Aissée, témoins
dans le film



Malika
Mansouri,
témoin dans le
film



Jean-Michel
Petit-Charles,
témoin dans le
film



Mehdi
Bigaderne,
témoin dans le
film



Un film de Laurence Petit-Jouvet (France)

► "La ligne de couleur"

Sortie en salles le 17 juin 2015.

mardi 16 juin 2015

Ils sont français de culture française mais la couleur de leur peau n'en fait pas des citoyens tout à fait comme les autres, dans une France où le "blanc neutre" est considéré comme la normalité.

Le décalage entre le discours officiel de la République qui se veut universaliste, égalitaire et le traitement qui est souvent réservé à ces citoyens français est d'autant plus cruellement ressenti que les promesses d'ascension sociale sont en réalité, dans de nombreux cas, non tenues.

Aujourd'hui, le fait d'être regardé comme non-blanc est teinté de méfiance et ce regard peut avoir des conséquences sur les relations au quotidien ; lorsqu'il s'agit de trouver un emploi, de louer un appartement, d'accéder à un stage, d'entrer dans un club ou de parler à un policier.



Pour illustrer son propos, Laurence Petit-Jouvet a repris, comme elle l'avait fait dans son film précédent, "*Correspondances*", le principe de la lettre filmée.

Chacun des onze protagonistes qui témoignent sur le sujet a écrit une lettre adressée à une personne de son choix, qu'elle lit pour livrer sa perception du problème que pose la couleur de la peau.

Fatouma, pendant qu'elle tresse les cheveux de sa petite fille, tente de la convaincre que sa chevelure crépue est un atout et non un handicap.

Yumi, comédienne d'origine japonaise qui s'est spécialisée dans le doublage de films et séries télévisées ne se voit confier que le doublage d'actrices asiatiques alors qu'elle n'a aucun accent.

Alice, réalisatrice d'origine africaine doit sans cesse s'imposer en tant que metteuse en scène sur ses tournages où elle passe pour une assistante.

Yaya a gommé son accent de banlieue, il a changé de code vestimentaire mais ce diplômé qui anime une émission à Radio France a du mal à s'imposer à sa juste valeur.

Une étiquette persistante colle à Rui. Il regroupe tous les

stéréotypes de l'homme asiatique : sage, travailleur, petit, asexué, souvent informaticien ou combattant d'arts martiaux...

Jean-Michel né à Montreuil, originaire des Antilles, français depuis quatre siècles est toujours pris pour un arabe à cause de sa physique et de son teint...

17/06/15 10



Après la seconde guerre mondiale, on avait voulu croire le terme de "race" enterré dans "les poubelles de l'Histoire". Mais c'est seulement dans les années 90 que la discrimination raciale a été reconnue officiellement en France, que l'appellation "minorités visibles" a commencé à être utilisée, quand les nouvelles générations nées en France des récentes immigrations sont apparues sur le marché du travail.

Il existe donc, en dehors des frontières qui séparent les pays, une frontière beaucoup plus subtile, celle que Laurence Petit-Jouvet appelle "la ligne de couleur".

Les témoignages sont spontanés, sincères. Ils ont tous le même arrière-goût d'amertume. Certains auraient gagné à être raccourcis et d'autres à se débarrasser d'un lyrisme qui encombre et affaiblit parfois le propos.

Mais " *La ligne de couleur* " est le film parfait pour engager des débats, des discussions sur le thème des différences.

" *Je ne pourrai pas vivre bien dans ce pays tant que la France sera "le pays des vigiles les plus diplômés de monde "* dit Yaya dans sa lettre.

Tout est dit !

Un film nécessaire.

Francis Dubois



TV

LILIAN THURAM, SES NOUVELLES ACCUSATIONS : "LE RACISME EST UNE CONSTRUCTION POLITIQUE"



Lilian Thuram était invité sur le plateau du 13 Heures de France 2, mercredi, pour parler de la sortie du film « La ligne de couleur » au cinéma. L'ancien footballeur, champion du monde 1998 avec l'équipe de France, a de nouveau dénoncé le racisme en France et proposé des solutions pour mieux éduquer les enfants.

Ce mercredi, le documentaire réalisé par Laurence Petit-Jouvet, « La ligne de couleur », sort dans les salles de cinéma françaises. Ce film montre, en s'appuyant sur plusieurs témoignages, à quel point il est difficile de se défaire des préjugés raciaux en France. Un sujet auquel Lilian Thuram est très sensible. L'ancien champion du monde de football a créé en 2008 son association, la Fondation Lilian Thuram - Education contre le racisme. Cette dernière est partenaire du film « La ligne de couleur ». Lilian Thuram était sur le plateau du JT de France 2, ce mercredi pour évoquer la sortie du film, et une nouvelle fois pour parler des problèmes de racisme en France : « Très régulièrement on parle d'hommes de couleur en pensant aux personnes qui ne sont pas blanches. Et je dis souvent : "vous savez, les personnes de couleur blanche ont une couleur aussi." On peut dire aussi minorité visible. Je le dis souvent : s'il y a une minorité visible, il y aurait une majorité invisible, qui serait les personnes de couleur blanche. »





LILIAN THURAM : "PRENDRE UNE DÉCISION CONTRE LES CONTRÔLES AU FACIÈS"

Lilian Thuram regrette le fait de vouloir mettre les gens dans des cases : « Tout au long de l'histoire, on fait des séparations. On nous invente des gens de souche. » **Et quand il évoque le racisme, Lilian Thuram accuse les hommes politiques** : « Le racisme, c'est avant tout une construction politique, c'est mettre des gens dans des cases. Cela passe à travers la couleur de la peau. Et je trouve ça très intelligent de passer par des témoignages, par un film, pour sensibiliser les personnes. En général, elles n'ont pas conscience de cela. » **Si l'ancien footballeur Lilian Thuram juge les politiques responsables, il estime également que ce sont eux qui peuvent faire changer les choses** : « Les politiques ont un rôle essentiel dans le changement des mentalités, dans les lois, dans l'éducation que les enfants reçoivent à l'école. **Par exemple, si demain, dans les écoles, il y a une histoire des luttes contre les inégalités, je pense que cela pourrait faire avancer la société.** Ou par exemple, prendre une décision contre les contrôles au faciès, ça aussi c'est très important. Et ce sont les politiques qui peuvent mettre ces choses-là en place. »